

Ding et Dong

Robert Melançon

Volume 29, numéro 6 (174), décembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, R. (1987). Ding et Dong. *Liberté*, 29(6), 122–129.

ROBERT MELANÇON

Ding et Dong

Il ne faut à aucun prix rater le numéro 53-54 de *Dérives* (daté 1986-1987, mais le dépôt légal porte «2^e trimestre 1987»), tout entier consacré à l'écrivain haïtien Frankétienne — l'article de Joël Des Rosiers sur *La pulsion de mort dans l'inconscient collectif haïtien* et le *Carnet de voyage* de Lise Gauvin, seuls textes à ne pas faire partie du dossier, peuvent lui servir de contexte. Je ne sais si beaucoup de lecteurs de *Liberté* connaissent l'œuvre de Frankétienne ou même seulement son nom; pour ma part, j'ignorais l'un et l'autre. Je ne les oublierai plus. On peut lire dans ce numéro d'hommage, outre des études et des témoignages, le texte intégral d'un livre de poèmes (on ne peut appeler «recueil» une œuvre si manifestement une), *Chevaux de l'avant-jour* (version «revue et corrigée» d'un livre publié en 1967 à Port-au-Prince), et celui d'une pièce de théâtre, *Kaselezo*. Je m'en tiendrai ici à *Chevaux de l'avant-jour*: d'évidence c'est une œuvre au sens le plus fort, d'une ampleur, d'une noblesse, d'une énergie peu communes. Autant le dire, j'ai songé à Pindare, à Claudel, au Lapointe de *Pour les âmes* — mais la langue de Frankétienne, limpide, directe, ne ressemble à aucune autre. On dit beaucoup de bien dans ce numéro, et en des termes qui imposent la nécessité d'y aller voir, d'un roman, *Ultravocal*. (Mais comment trouver à Montréal un livre publié à Port-au-Prince en 1972?) Et il y a un

autre roman, des pièces de théâtre, des recueils de poèmes, en français et en haïtien (Frankétienne écrit dans ses deux langues). Voici vraisemblablement un grand écrivain. Mais comment, où trouver ses œuvres? En attendant, il faut lire ce numéro de *Dérives*, l'un des plus nécessaires de cette revue qui poursuit depuis 1975 un si remarquable travail d'aération dans un petit monde littéraire qui sent parfois le renfermé.

Recueil s'est donné un beau nom, qui semble aller de soi après coup: qu'est-ce qu'une revue sinon un «recueil»? Son numéro 6 (1987) en propose un tout à fait remarquable, loin de tout tapage publicitaire, et il est évident qu'un lieu d'écriture s'y est formé. Un lieu: ni une école, ni une chapelle, ni un groupuscule. Un lieu d'écriture: vous y chercheriez en vain le manifeste, les déclarations d'intentions, le programme. Mais la littérature, oui, vous l'y trouverez. Il reste en France autre chose qu'*Apostrophes*, le palmarès des bêtes selleurs de *L'Express* et les élucubrations derridiennes. On le savait. Mais on ne savait pas à quel point *Recueil* était nécessaire. Chaque numéro publie des textes littéraires inédits et il en provoque d'autres en proposant un thème qui fait la matière d'un dossier. Mais on ne «traite» pas d'un thème dans ces dossiers, on l'écrit: la littérature peut se saisir de tout si elle ne renonce pas à elle-même, si elle ne plie pas devant les avant-derniers savoirs. Ainsi, dans ce numéro, *Grammaire, rhétorique*, dont on aurait pu craindre le pire: souvenez-vous de ces tartines sur le signifiant et le signifié, la métaphore et la métonymie, des poètes singeant Saussure, Chomsky. Ici la littérature reprend son bien dans la méditation mallarméenne de Marc Le Bot, dans la «quatrième journée» des *Entretiens au bord de la Boutonne* de Robert Marteau (on peut lire la première et la deuxième sous le titre de *Philosophales* dans le numéro 170 de *Liberté*), dans *La voie du point-virgule* de Jean-François Rollin, dans *Gramage*

et grimoire de Jean Roudaut, dans *Contrepropositions* de Jude Stéfan: ce sont des textes. Les revues «littéraires» cèdent à tant de sollicitations qu'on allait presque oublier ce que c'est qu'un texte. Il est vrai, comme le rappelle Jean-Michel Maulpoix, que la littérature est «précaire».

C'est curieux, autant l'avouer, je n'arrive pas vraiment à me faire à *l'Infini* (quel nom pour une revue! — Évidemment, on a vu pire) même si j'y trouve toujours à lire. Dans le numéro 18 (printemps 1987): une étrange nouvelle de Fitzgerald, toute en ellipses et en silences, *Trois actes en musique*; de très brefs récits d'Emmanuel Moses; d'étonnants fragments de Pierre Bourgeade en marge de Pascal, Montaigne et Ernst Jünger; un essai de Montale sur la poésie de Zanzotto. Textes riches, qui justifient amplement la publication de ce numéro. Mais ils y sont perdus entre une *Communication à la journée scientifique de l'Association Internationale d'Histoire de la Psychanalyse sur Freud et le sionisme. Psychanalyse et catholicisme, le 29 novembre 1986* par Julia Kristeva, un *Discours prononcé à l'occasion de la création de la chaire d'Esthétique à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, le 9 janvier 1987* par Marcelin Pleyne (ces textes valent leurs sous-titres), un *Programme politique* (c'est beaucoup dire, et la définition du politique par Francis Marmande, le présentateur de ces textes, est, disons, un peu large: «le politique comme principe d'éclatement de la pensée, comme activité propre de l'ironie, comme jeu de son déchaînement imaginaire») de Georges Bataille, un inénarrable *Hommage à Gilbert Lely*, qui reprend en les outrant tous les poncifs du genre encomiastique. L'œuvre de Sade, l'assommant marquis, suspend, semble-t-il, le jugement critique et donne lieu à toutes sortes de délires. On dirait ici que ce délire s'étend par contagion à l'hommage rendu à son édi-

teur et biographe. André Breton avait vu plus juste, je pense, en répondant à un admirateur de Lely: «oui, c'est un érotomane distingué».

Trois, l'une des dernières nées des revues québécoises, en est déjà à son sixième numéro (vol. 2, no 3, 1987). Elle se présente comme une «revue d'écriture et d'érudition», ce qui demande une certaine audace. Les rubriques du sommaire ne sont pas communes: *Le cabinet des merveilles*, où on «re-présente» certains textes trop peu connus; *Orphéum*, où on publie de la musique (si vous ne savez pas lire les partitions, arrêtez-vous un instant à leur mystérieuse beauté plastique); *Ex-libris*, qui coiffe les notes de lectures; *Ut pictura poesis*, où trois personnes sont invitées à produire un texte bref à partir d'une image. Tout cela paraîtra peut-être vaguement précieux; cela change de la grossièreté ambiante. La présentation graphique, qui fait une place intelligente à l'illustration est d'autant plus remarquable que les moyens matériels semblent modestes. Voici donc une revue qui ne ressemble à aucune autre, et cela seul mériterait qu'on s'y arrête, si même ce qu'on y lit, qui ne se lit pas partout ailleurs, n'était souvent d'excellente qualité. Dans le dernier numéro, il faut s'arrêter à une réflexion de Normand De Bellefeuille sur la «crise» que traverse l'avant-garde, *Tenir le pas gagné*, et lire deux études érudites (l'affiche ne ment pas) de François Quiviger sur *Art d'aimer et art de peindre au temps de la Renaissance* et de Nicole Dubreuil-Blondin sur les métaphores du «sale» et du «malade» dans la critique d'art à l'époque de l'Impressionnisme. *Trois* se définit comme une revue post-moderne. En quatrième page de couverture, perpendiculairement au sommaire, donc en évidence, on peut lire cette phrase: «L'actualité post-moderne interroge la tradition érudite et les savoirs qu'elle mobilise tout autant que l'entreprise littéraire». Dans les premiers numéros un

point d'exclamation ironique tempérait entre parenthèses l'emphase publicitaire de «post-moderne»; il a disparu, ce qui signifie peut-être que l'ironie n'est plus de saison à l'égard de la post-modernité au jugement des rédacteurs de *Trois* — ce serait dommage. Mais cette revue vaut mieux qu'un slogan racoleur qu'il est préférable d'oublier.

Autre revue relativement récente, *XYZ* paraissait peut-être un pari impossible en 1985: publier à Montréal une revue exclusivement consacrée à la nouvelle. Deux ans plus tard, on constate que ce pari a été tenu: la revue en arrive à son dixième numéro et elle a donné naissance à une maison d'édition. Ce numéro 10 (été 1987) contient trois entretiens (avec Micheline La France, Gilles Pellerin et Michel Grisolia), huit nouvelles — qu'on ne lit pas à la suite parce que chacune porte un univers auquel il faut s'acclimater —, une étude sur l'évolution de la nouvelle au Québec, une note de lecture sur cinq recueils récents. *XYZ* est indispensable si on est amateur de nouvelles. Il est d'ailleurs curieux qu'on dise «amateur de nouvelles» comme on dit «amateur de café»: tout lecteur de nouvelles cache un connaisseur. On évoque souvent la maîtrise dont doit faire preuve l'auteur de nouvelles, la difficulté de son art; on ne dit pas assez tout ce qu'exige la lecture de ces textes brefs, concentrés comme des parfums, puissants comme des alcools: c'est aussi un art, plus difficile sans doute que celui (si c'en est un) de lire des romans, plus raffiné peut-être.

Lire des poèmes est aussi un art difficile et raffiné. Mais si les revues de nouvelles restent rares (je ne connais qu'*XYZ* et *Brèves*), on ne songe pas sans accablement par contre à la surabondance des revues de poésie, et aux mauvais poètes qui sont légion. *Estuaire* a décidé d'ajouter à cette platitude dans son numéro 45 (été 1987) et de combattre le feu par le feu,

pour ainsi dire, en mettant au défi quatorze poètes d'écrire «le plus mauvais poème au monde». C'était bien inutile puisque plusieurs auteurs invités s'acharnent à cette tâche depuis qu'ils écrivent. Aussi l'ensemble n'est-il pas très différent des livraisons habituelles d'*Estuaire* depuis quelques années. D'autre part, les chroniques cèdent à la congratulation universelle qui semble devenue la politique de la revue. Deux exemples: Hélène Dorion écrit des deux derniers recueils de François Charron qu'ils «nous proposent non seulement un univers poétique d'une rare densité, mais aussi un condensé de l'esprit même de notre époque»; Jean Chapdelaine Gagnon, quant à lui, affirme que *Depuis l'amour* de Jean Royer est «une œuvre envoûtante et fort belle où se joue, en contrepoint, une intertextualité doublée de ce qu'on pourrait appeler une intratextualité, le poète reprenant ici et là des vers qu'il nous avait déjà donnés à lire». Je sais bien qu'on ne discute pas des goûts et des couleurs (de quoi discutera-t-on?), mais, franchement, parler de la «densité» des derniers poèmes de Charron qui s'est mis à écrire comme un robinet coule, et complimenter Jean Royer de se citer lui-même en plus de piller tous les autres... Je donnerais bien à ces deux-là, pour leurs dernières plaquettes, un accessit à un concours du plus mauvais poème du monde. *Estuaire* était, il n'y a pas si longtemps, une revue indispensable si on s'intéressait à la poésie. Quelle tristesse qu'elle se jette maintenant si résolument dans la médiocrité.

La NRF a publié cet été un fort numéro double (414-415, juillet-août 1987), daté 1977-1987 sur une bande rouge pour marquer le départ de Georges Lambrichs qui la dirigeait depuis dix ans. On n'imagine plus la littérature française sans cette revue: ce n'est pas trop de dire qu'elle en est le foyer. Ce numéro, qui rassemble des textes superbes de Le Clézio, Butor,

Jacques Réda, d'admirables lettres de Georges Perros à Brice Parain («la poésie, c'est l'indifférence à tout ce qui manque de réalité»), en apporte la preuve une fois de plus. À vrai dire, tout, presque tout, y est à lire, à relire. En particulier *L'escalier* de Philippe Beaussant, où un vieux marteau, «rustique, grossier, mal embouché, sans esprit, sans délicatesse», permet de renvoyer dos à dos «trois hypocrites», un philosophe, un industriel, un animateur social, qui parlaient de liberté; *Les petites coutumes*, vingt-cinq admirables tercets de Gérard Macé (retenez bien ce nom si vous ne le savez déjà, c'est celui d'un remarquable écrivain dont on connaissait des proses et des traductions d'Umberto Saba); une chronique d'Hervé Cronel, *La douleur du Barbare: culture et libéralisme*. À propos de culture et de barbarie, je ferais lire volontiers à tous les organisateurs de «nuits de la poésie» et de «rencontres internationales» de poètes, le texte de Michel Deguy où il est question de «la poésie en tant que supplément folklorico-festivalier dans la programmation *culturelle* des sociétés de masse».

Alexis Klimov et Jean Renaud, les Ding et Dong du *Beffroi*, m'ont servi cinq pages d'invectives grossières qui tiennent lieu de «présentation» à leur dernier numéro (septembre 1987). Je les en remercie, vraiment: il est flatteur d'irriter les imbéciles. Quant au numéro lui-même, il hésite entre l'anodin, le comique involontaire et le niais. Anodin: Clément Marchand faisant l'éloge de sa propre syntaxe, «limpide et transparente» — c'est charmant et personne n'y avait pensé. Comique, plus qu'il ne le croit et pas pour les raisons qu'il croit: Jean Brun dans sa *Lettre ouverte à Ginette Michaud*. Niais: Jacques Drouin qui, au nom de la femme et en treize lignes, règle son compte au «féminisme». Mais la palme revient à Ding et Dong, à la fois anodins, comiques et niais. Jean Renaud souhaite: «que la nuit s'étale sur le monde et je pourrais

m'en draper et visiter ainsi, frissonnant de plaisir, le cimetière de mes idéaux». *Le Beffroi* croit sans doute hâter cette nuit en brandissant des foudres de papier mâché. Alexis Klimov, lui, ne doute pas que la pensée soit le plus court chemin entre deux citations; il abrège ce chemin et ne donne plus que des citations. Comme Bouvard et Pécuchet, installé à son pupitre, il copie. Chaque numéro du *Beffroi* publie le fruit de ce labeur sous le titre *Matière à réflexion*; ce sont des pages remplies à peu de frais, et elles permettent d'allonger l'index des noms qui est la raison d'être du *Beffroi*, «revue philosophique et littéraire».